



LA MISSION MARCHAND.

Entrée Triomphale DE MARCHAND A PARIS.

Le commandant Marchand et ses compagnons, comme l'a annoncé l'«Abeille» dans ses dépêches à l'époque, ont fait dans Paris, le 1er juin, une entrée triomphale. Toute la journée ils ont été fêtés et acclamés par une foule délirante d'enthousiasme.

La population parisienne éprouve de gloire, toujours heureuse de saluer les vaillants et les forts, a su rendre à ceux qui ont si bien mérité de la patrie, l'hommage qui leur était dû.

Dès huit heures du matin, une foule énorme se pressait aux abords de la gare de Lyon, difficilement contenue par le service d'ordre. Quel de la République, boulevard Diderot, sur le chemin en pente qui conduit à l'arrivée, le public est littéralement enroulé derrière les haies d'agents public enthoustiasme; mondaïns, gens du peuple, gamins qui échangent des lazars et des réflexions pitoresques.

Devant le ball de la gare, l'affluence devient bientôt telle qu'il est presque impossible de circuler. Mais les privilégiés seuls peuvent passer sur les quais en exhibant la pèze dont ils sont munis. Ce sont les représentants du gouvernement, ceux du gouverneur militaire, les membres du conseil d'administration du Cercle militaire, les parents des membres de la mission, etc.

Il est exactement neuf heures lorsque le train pénètre en gare et s'arrête. Une immense acclamation s'élève, que domine le cri de:

«Vive Marchand!» et, malgré les mesures d'ordre, les assistants envahissent l'espace devant le wagon de la mission: wagon de 1re classe encombré par des fleurs offertes durant le voyage.

Le commandant Marchand apparaît, en grande tenue, le teint étrangement bronzé. Il est suivi par ses compagnons de route. Le commandant pénètre ou plutôt est porté par la foule, au milieu d'une indescriptible ovation, des mains qui se tendent, des bras levés, des gerbes de fleurs brandies, dans le petit salon, très simplement décoré, où l'attendent les représentants du gouvernement et des ministères, et les délégués divers.

Enfin le silence se fait, mais bien relatif, et les discours commencent au milieu des rumeurs de la foule, des applaudissements, des vivats des assistants.

Succesivement, le commandant Marchand est salué au nom du ministre de la marine, du ministre de la guerre du gouverneur militaire de Paris, du Cercle national des armées de terre et de mer, de la Société de géographie, etc.

Voici le texte du discours du général Niox: «Mon cher commandant, «Au nom de la Société de géographie de Paris, je salue la glorieuse phalange que vous ramenez.

«La France vous avait confié son drapeau vous l'avez porté avec intrépidité des bords de l'Atlantique aux rivages de la mer Rouge; partout vous l'avez fait respecter. «La trainée lumineuse qu'il a laissée derrière lui éclaira nos routes par lesquelles la civilisation pénètre plus avant dans la barbarie africaine. L'Histoire conservera vos noms dans le souvenir de tous les peuples avec ceux des hommes qui ont le mieux respecté leur patrie et le mieux servi les grands intérêts de la science et de l'humanité. «Honneur donc à vous! vous avez noblement fait votre devoir. «La satisfaction que vous en éprouvez est certes supérieure à l'orgueil que pourraient vous causer les acclamations dont vous

êtes l'objet. Puisque c'est un soldat qui vous parle, j'ajouterais: Vos chefs sont fiers de vous, vos camarades sont jaloux d'imiter votre vaillance.»

Après le général Niox, M. de Brazza a prononcé quelques paroles.

M. Coppée a salué le commandant Marchand au nom des 100,000 bons Français, groupés par la Patrie française.

Entre temps, des délégations s'étaient approchées et, après quelques mots, avaient remis à Marchand une telle quantité de bouquets que le capitaine Baratier, l'enseigne Dyé, l'interprète Lande-rouin, le capitaine Germain et le lieutenant Fouque, en peloton près de lui, l'en débarrassèrent et les firent porter de main en main dans leur voiture. Enfin, Marchand prend la parole et, en quelques phrases, il remercie en son nom et au nom de ceux qu'il commande, des témoignages de sympathie qu'il a reçus et qui, venant de ses plus hauts chefs, constituent sa récompense la plus haute et la plus belle; il affirme le loyalisme de tous les membres de la mission à l'égard de leurs chefs militaires et du gouvernement de la République.

En terminant, il rappelle l'élan d'union patriotique au milieu duquel il vient de voyager, et exprime le vœu que si, par malheur ce n'est qu'un rêve, ils n'en soient pas trop vite réveillés.

Les portes de la salle s'ouvrent et alors Marchand et ses officiers et les représentants du gouvernement montent en voiture au milieu d'acclamations sans fin.

Remise d'une épée d'honneur.

A deux heures, au ministère de la marine, est remise au commandant Marchand l'épée d'honneur offerte par les souscripteurs de la «Patrie». Le commandant, entouré d'autres officiers de la mission, attendait dans le salon rouge, où se trouvaient aussi M. Lockroy, ministre de la marine, avec tout le personnel de son cabinet; le ministre des colonies, un certain nombre d'officiers et quelques dames,

A une heure trois quarts, arrive au ministère M. Millevoye, député, rédacteur en chef de la «Patrie», accompagné de M. Massard, directeur, et de la rédaction du journal, ainsi que de la plupart des membres du syndicat de la presse militaire, dont le secrétaire général, M. Saffray, s'était chargé de faire dessiner et exécuter l'arme d'honneur.

La poignée en or, finement ciselée et émaillée, porte divers attributs rappelant l'Afrique centrale (palmiers, crocodiles du Nil, etc.), au milieu desquels figure le nom de Fachoda.

M. Massard s'avance vers le commandant Marchand et lui adresse quelques chaudes paroles, rappelant l'émotion patriotique avec laquelle, en France, on suivait sa marche à travers les déserts et les peuplades barbares, de l'océan Atlantique au Nil et à la mer Rouge. Aujourd'hui, au milieu de l'accueil enthousiaste qui lui est fait par tous les Français, un groupe d'amis de l'armée est heureux de lui offrir un témoignage de profonde estime et de reconnaissance. Que le nom de Fachoda n'attise pas trop le commandant: c'est celui d'une victoire de la civilisation et de l'énergie française.

Pendant que l'épée est remise, le commandant Marchand exprime ses sincères remerciements. C'est pour lui un grand honneur de recevoir ce magnifique présent, avec ce qu'il signifie, de la part de généraux compatriotes et en présence des ministres.

Puis le cercle est rompu; les députés présents, au nombre desquels M. Mézières, président de la commission de l'armée, les officiers et les journalistes militaires vont successivement servir la main au commandant. M. Lockroy exprime à MM. Millevoye et Massard toute sa reconnaissance pour l'accueil qu'ils ont fait au vaillant représentant des troupes de la marine.

A l'Elysée.

Le ministre de la marine a quitté le ministère à trois heures pour se rendre à l'Elysée avec le commandant Marchand et le présenter à M. Loubet, ainsi que les officiers et sous-officiers de la mission.

Les landaïns qui les transportaient sont sortis par la porte de la rue Royale, traversant les deux cours du ministère où les fonctionnaires et employés réunis ont fait une chaude ovation aux officiers. La route suivie a été la place de la Concorde et l'avenue Gabriel.

Le commandant Marchand et ses compagnons sont arrivés à l'Elysée à trois heures un quart. Il ont été reçus au bas du perron par le lieutenant-colonel Nicolas et le commandant Lamy, de la maison militaire du président de la République.

Le ministre de la marine a tout d'abord présenté le commandant Marchand à M. Loubet, qui se tenait dans son cabinet de travail. Puis les membres de la mission ont été introduits auprès du président de la République, à qui ils ont été présentés par le commandant Marchand.

L'entretien a pris fin à 3 h. 40. Le ministre de la marine s'est séparé, dans la cour du palais de l'Elysée, du commandant Marchand, qui s'est immédiatement rendu au ministère de l'intérieur.

Sur les boulevards

Paris était pavoié. Sur les boulevards, avenue de l'Opéra, rue de Rivoli, rue de la Paix, les commerçants avaient presque tous mis à leurs fenêtres des drapeaux tricolores. Place de l'Opéra, en face du Cercle militaire, décoré brillamment, les curieux s'étaient installés dès neuf heures, attendant que la mission parût. La mission ne parut pas, mais le public attendit toujours, très patient et très calme.

A onze heures et quart une tentative de manifestation a été faite sur les grands boulevards. Place de l'Opéra, une centaine de jeunes gens se groupent autour d'un meneur imberbe, long, dégingandé,

PIANOS STEINWAY, KNABE, SHONINGER, MEHLIN, BEHR, WALDORF, SINGER, SOHMER, FISCHER. MEILLEURES FABRIQUES, PRIX LES PLUS BAS, CONDITIONS LES PLUS FACILES. GRUNEWALD. 715 RUE DU CANAL.

MESURE DE PRECAUTION.

Le Dr Souchon a envoyé hier, au Dr Wyman, à Washington, une dépêche ainsi conçue: Dr Walter Wyman, du Service de l'Hôpital de Marine.

Veillez m'apprendre ce que fait le Service pour empêcher l'introduction de la fièvre jaune par le Mexique. Des personnes craignent qu'elle ne soit importée ici, du Mexique surtout, par les voyageurs de terre. J'ai demandé au Dr Blunt d'exiger des certificats de santé des personnes qui arrivent du Mexique.

EDMOND SOUCHON, Président du Bureau de Santé de l'Etat de la Louisiane.

A propos de la mission Marchand.

Le capitaine Simon, dont Marchand a voulu aller saluer la tombe à son passage à Marseille, était un enfant de cette ville. Fils d'un officier de marine, petit neveu de l'amiral Hamelin, il était sorti de St-Cyr dans l'infanterie. Il avait ardemment désiré de faire partie de l'expédition et ce fut une grande joie pour lui quand il apprit que Marchand ne l'avait pas rayé de la liste, très longue pourtant, des candidats s'offrant à lui.

Vers le milieu du voyage, il se sentit cruellement éprouvé. Son foie, sous l'influence d'une chaleur torride, était atteint. Il fit expédier en toute hâte vers l'Europe. Un bateau le déposa à Lisbonne.

Comme, à peine débarqué dans cette ville, il se rendait à l'hôtel dans une tenue misérable avec un uniforme presque en haillons, passa la reine de Portugal. La Reine, reconnaissant l'uniforme français, fit arrêter sa voiture et se signa au vaillant officier d'approcher, et lui adressa de réconfortantes paroles.

A quelques mois de là, le capitaine Simon, que l'air natal n'avait pas rétabli, partait pour l'Algérie, où il arriva presque pour mourir. Il s'éteignit le jour de Noël. Cinq jours après, au premier de l'an, il devait être décoré. C'était un grand cœur et une grande intelligence et tous ses amis comprennent que les autres membres de la mission ne parlent que les larmes aux yeux de ce cher disparu.

Arrestation d'un général Italien comme espion.

Paris, 13 juin.—Le général italien arrêté à Nice est le général Gillet de St-Joseph. Il examinait les fortifications sur la frontière.

On a trouvé sur lui plusieurs plans de fortifications. Le général est propriétaire d'une villa sur la Riviéra Française.

Il le suspectait et on l'espiait avec soin depuis quelque temps. Il s'est vivement défendu d'être un espion. Les plans qu'on a trouvés sur lui n'étaient, dit-il, que le travail d'un touriste; ils n'avaient aucun caractère secret.

MESURE DE PRECAUTION.

Le Dr Souchon a envoyé hier, au Dr Wyman, à Washington, une dépêche ainsi conçue: Dr Walter Wyman, du Service de l'Hôpital de Marine.

Veillez m'apprendre ce que fait le Service pour empêcher l'introduction de la fièvre jaune par le Mexique. Des personnes craignent qu'elle ne soit importée ici, du Mexique surtout, par les voyageurs de terre. J'ai demandé au Dr Blunt d'exiger des certificats de santé des personnes qui arrivent du Mexique.

EDMOND SOUCHON, Président du Bureau de Santé de l'Etat de la Louisiane.

TEMPERATURE

Du 13 juin 1899.

Table with columns: Fahrenheit, Centigrade. Rows: h. du matin, Midi, 6 P. M.

NAVIGATION FLUVIALE.

Départs de bateaux à vapeur MERCREDI 14 JUN 1899. Old Landing—NEW CAMELIA. A 8 A M. Bayou Lafourche—CHICKASAW. A 5 P M. Rivière Ohio—STATE OF KANSAS. A 5 P M.

Table with columns: Bateau, Destination, Départ. Rows: Old Landing, Bayou Lafourche, Rivière Ohio.

BULLETIN FLUVIAL.

Nouvelle-Orléans, 13 juin 1899. L'étage à 9 heures A. M.

Table with columns: Station, Hauteur, Changement dans les 24 h. Rows: St-Paul, Desperaux, St-Louis, etc.

PRONOSTIC

Le Mississippi au-dessous de Vicksburg; la rivière Atchafalaya baisseront lentement; la rivière Rouge au-dessous de Shreveport, et la rivière Ouachita au-dessous de Monroe monteront légèrement.

Liste des navires partis pour la Nouvelle-Orléans.

Table with columns: Steamship, Destination, Date. Rows: Steamship El Paso, Steamship El Dorado, etc.

Liste des navires dans le port.

Table with columns: Nom, Destination, Arrivée. Rows: Alabama, Garden Tower, Europa, etc.

CHAS. A. ORLEANS, Dessinateur et Contracteur de TRAVAUX DE STATUAIRE ET DE MONUMENTS.

JULES ANDRIEU, Successeur de ROCHEREAU & ANDRIEU AGENT D'AFFAIRES.

HUILLE D'OLIVE FRANÇAISE (IMPORTÉE), Emballée en paquets de 1 douzaine litres, et de 2 douzaines demi litres.

J. B. et A. Artaud, Frères, MARSILLE. Pour Exhantillons et Prix, s'adresser à W. A. GORDON. AGENT POUR LE SUD. 500 Rue des Magasins.

Feuilleton

L'Abeille de la N. O.

Mortel Outrage.

— Tu veux partir ? — Oui. — Rien ne te fera changer de résolution ? — Rien. Elle lui prit les mains. Elle attrista contre son cœur cette tête pâle, ces yeux qui fuyaient son regard, ce front derrière lequel elle devinait que se livraient de mortels combats entre l'amour persistant, l'amour puissant, et le devoir, et l'affection fraternelle.

Et lentement, doucement, à voix basse, elle lui murmura: — Tu ne veux donc pas connaître ton enfant ? Ta fille ?... Brusquement, il fut debout, cette fois, les yeux dilatés, bégyant: — Que dis-tu, malheureuse ? — La vérité ! — Mon enfant ! Ma fille ! — Oui.

Et en quelques mots, elle lui mit au courant de l'année d'angoisses qu'elle venait de passer. Comment avait-elle résisté à cela ? Comment n'était-elle pas morte ? Son amour l'avait soutenue, avec l'espérance de revoir un jour Frédéric... Et tous les jours, et elle lui avait écrit sa vie de tous les jours, afin que lorsqu'il serait de retour, il put se convaincre qu'il avait eu toutes ses pensées...

— Où est elle ? Où est ma fille ? Ma fille ! disait-il en pleurant. Elle lui dit encore qu'elle avait

été obligée de la confier à une maison d'Anteuil. Là, Marie-Rose vivait, entourée de soins. Il avait bien fallu cet abandon. Le secret était à ce prix. Et Michel n'avait pas eu de soupçons !

Cette révélation avait brisé la volonté de Frédéric... Il pleuraient, anéanti, affolé... Ainsi, de leur crime d'amour, il restait une preuve !... L'enfant ! Quelle destinée l'attendait, cette innocente, née d'une honte à jamais inavouable ?... Frédéric passa la main sur son front...

Ses yeux devenaient hagards... Il sentait la folie monter à son cerveau... — C'est horrible ! c'est horrible ! Il fit en chancelant quelques pas vers la porte... — Où vas-tu ? — Mourir !

Et d'un geste fatigué, lourd, il désigna la campagne. Le jour baissait. L'horizon était éclairé par les incendies. Les villages aux alentours brûlaient. Les Bavarois tentaient un dernier effort. Toutes les batteries tonnaient, assourdies parfois par les déchirements secs d'une fusillade intense.

Elle se précipita vers la porte, la ferma à clef, résolue. — Reste ! Que veux-tu que je devienne sans toi ? Est-ce que j'aurais le courage de vivre ?... Toi vivant, si éloigné que tu sois, je l'accepterais

encore... parce que je continuerais de te posséder, parce que je serais toujours maîtresse de ta pensée... mais si tu meurs ! Dis... Et moi ? Et moi !... — Ouvre cette porte... laisse-moi fuir... — Non ! — Ecoute, dit-il, de plus en plus égaré et en se rapprochant de la fenêtre qu'il ouvrit... Ecoute ! on entend les sonneries françaises... C'est la charge ! Et des cris... des cris des nôtres... on dirait des cris de victoire... Oui, oui, la victoire... Entends-tu ? Entends-tu !... Voilà les clairons ennemis qui sonnent la retraite... La bataille va finir... Il est encore temps pour moi de mourir... J'y vais, j'y vais !... Laisse-moi... Ouvre cette porte... Laisse-moi mourir. Je mourrai en t'aimant !

— Tu ne sortiras pas... je ne veux pas que tu meures ! Soudain il se pencha vers la fenêtre. Elle comprit qu'il allait s'y précipiter. Elle se mit d'un bond entre lui et la fenêtre. Un moment, ils se regardèrent en ennemis.

— Fais-moi place ! — Non ! A ce moment, autour d'eux un fracas épouvantable. Un obus s'abat dans la chambre, éclate, brise les vitres, effondre la porte et fait tomber un pan de mur. Ils

sont projetés sur le parquet qui se craque, une épaisse fumée les entoure dans laquelle ils disparaissent tous les deux.

Et quand Frédéric revient à lui, il se retrouve la tête appuyée sur l'épaule d'Henriette sanglante, frappée par un éclat. — Henriette ! Henriette ! Et c'est lui, maintenant, qui, recouvrant des forces, se soulève, s'agenouille. Elle le regarde avec des yeux terrifiés. Le sang coule à flots d'une blessure au côté.

— Frédéric, je vais mourir... Le châtiment était pour moi... C'est justice... Il se traîne vers la porte effondrée, il appelle: — Au secours ! A moi ! Au secours ! — N'appelle pas... c'est inutile... je suis perdue... je vais mourir... — Mais je t'aime ! Je t'aime ! Elle est, en dépit de ses souffrances terribles, une expression d'extase divine.

— Ah ! tu es bon de me dire cela... Je suis heureuse... Adieu... je te légue ma fille, je te légue Marie-Rose... Aime-la bien et sacrifie-toi pour elle, s'il le faut... Elle sera pour toi le reproche vivant de notre honte... moi je paye avec ma mort la faute que nous avons commise... Toi, paye la de ta vie entière... — Henriette, ne meurs pas, je t'en prie, ne meurs pas !...

Elle se tordit sous la douleur atroce. — Ah ! que je souffre... mon Dieu, que je souffre !... Tout à coup, ses yeux se dilatèrent... Elle prit une main de Frédéric, s'y accrocha, comme si ce faible appui pouvait l'empêcher de sombrer dans la mort et lui remettant une clef qu'elle arracha de son corsage.

— J'ai à te dire... encore... des choses graves... Ecoute... rapproche-toi... Je ne peux plus... parler... la mort vient... Tu trouveras dans... mon secrétaire... les papiers dont tu te serviras... pour réclamer Marie-Rose à la maison d'Anteuil... Toutes... mes précautions sont prises... On ne soulera aucune difficulté... Quand elle sera grande... tu la prendras... auprès de toi... — Je te le jure... — J'ai à te dire... autre chose... Elle s'affaiblissait de plus en plus... Les paroles étaient à peine distinctes.

— Un homme... connaît notre... crime... notre secret... la naissance de Marie-Rose... cet homme... prends garde à lui... c'est... c'est... Un son rauque sortit de sa gorge, avec un flot de sang. La tête retomba sur le tapis. C'était la délivrance : Henriette était morte ! Et à cette même minute, des voix s'entendirent dans l'escalier,

au milieu desquelles Frédéric reconnut celle de son frère... — Ah ! il ne faut pas qu'il la voie ! il ne faut pas qu'il l'entende ! Bien qu'il soit à bout de forces, il rampe sur ses genoux, sur ses mains, jusqu'à la porte, qu'il barre ainsi de tout son corps. Et Michel qui l'aperçoit, à qui l'on vient de dire que son frère était blessé, accourt les bras tendus, l'étreint, l'embrasse... — Frédéric, c'est mon bon Frédéric !... Victoire, victoire ! les Bavarois battent en retraite. Et le voyant blanc, claquant des dents, les yeux fous : — Tu souffres ! — Non... Un peu de faiblesse à cause du sang perdu, mais ma blessure est légère... — On ! mon ami, mon frère... laisse-moi te regarder, laisse-moi t'embrasser... Est-ce bien toi que je vois enfin... toi qui m'as rendu ? Que t'aurais-je fait ? quelle folie t'es emparée de toi brusquement ?... Pas une lettre ! pas un mot d'affection !... Aujourd'hui je te t'interrogerai pas... Non, non... tu souffres, hélas ! et nos poines sont bien peu de chose au milieu du drame qui se déroule sous nos yeux et où se joue la vie de tant de braves gens !... Plus tard, plus tard, tu me diras tout... Il considérait les ruines de la chambre, bouleversée par l'obus : — Tu étais ici ? — Oui. — Seul ?